

Mon enfance dans une baraque ¹



Durant son enfance et son adolescence, Michel Regazzoni a habité dans ce qu'on a appelé les « baraques des italiens », dans différentes forêts autour de Lons-le-Saunier, dont celle de Bonnefontaine. C'est cette vie rude qu'il nous raconte ici.



Mon grand-père et sa femme sont arrivés d'Italie et se sont installés du côté d'Orgelet où mon père est né. Puis ils sont repartis en Italie. Après je sais pas trop comment ça s'est passé.

Embauchés par un marchand de bois, ils vivaient dans une baraque qu'ils construisaient eux-mêmes. Tous les deux-trois ans, ils la démolissaient pour la reconstruire ailleurs. Sur une parcelle, ils devaient couper le bois pour le mettre en javelles (petits tas pyramidaux) ². En été, il fallait le scier à la main, le mettre en bûches et le trier par grosseur. Le taillis, par exemple, ça commençait à deux centimètres de diamètre, puis de deux à quatre, de cinq à sept, puis de sept à dix ou douze... Quand c'était tout trié, ce qui était beau était destiné à la tournerie, et le reste partait en bois de chauffage, comme la charbonnette. Y'avait pas grand-chose de perdu, hein !

Quand tout était fini, il fallait abattre les grumes en les sciant au passe-partout
Ma mère travaillait avec mon père et moi, j'ai commencé à l'aider à douze ans.

Comme on n'avait pas l'électricité, on utilisait des lampes à pétrole. On avait un gros poêle à bois qui chauffait bien. Les murs, c'était de la mousse bien tassée, ça isolait. On allait chercher l'eau avec une bouille. Y'avait un petit kilomètre. L'hiver, on mettait la bouille sur la luge, et on la tirait.

Étant gamins, on allait à l'école à pied, à trois-quatre kilomètres, par tous les temps, même l'hiver. Je m'en rappelle de ces bourrasques. Y'avait un rocher qui avançait comme ça. On s'était mis dessous avec mon frère.

Au début, on avait une cuisine et une chambre. Ensuite, il a fallu une deuxième chambre, car nous étions deux frères et une sœur. Au-dessus du plafond, on mettait le foin pour les chèvres. Oui, on avait deux chèvres, un cochon, des poules, des lapins.



On était bien acceptés dans les villages. Une fois seulement, je me suis bagarré avec un mec [il l'avait traité de 'macaroni']. Je l'ai 'soigné' tout de suite !

Au début, mon père n'avait pas de voiture. On mettait les outils sur les vélos et on partait. Après, ils ont acheté une 4 CV. Notre premier vélo, on l'a eu à deux, mon frère et moi. J'avais

¹ Entretien réalisé par Claudel Guyennot (Association BRES) et Isabelle Humbert. Texte rédigé d'après les propos de M. Regazzoni retravaillé par le comité de lecture de la CCBHS.

² Les essences de bois étaient constituées en majorité de charme, mais aussi de hêtre.

quinze ans. Quand on venait à Bonnefontaine, y'en a un qui venait à vélo et l'autre à pied. Et pour revenir, on inversait. Après, je sais pas si c'est l'année suivante ou pas, on avait chacun notre vélo.

Avec mon frangin, le jeudi, on débroussaillait avant de couper le bois. On a travaillé jusqu'à vingt ans. On savait pas ce qu'on gagnait. Mes parents ne nous donnaient pas d'argent. Je me souviens, une fois, on était allés à la fête à Pont-du-Navoy. Ils nous avaient donné un billet.

Quand on rentrait du boulot le midi ou le soir, on rapportait une perche ou deux de bois sec sur le dos pour faire du feu. On les empilait debout pour pas qu'elles ne prennent l'eau, et de temps en temps il fallait les scier. Le foin, c'était quand le cantonnier fauchait les bords de route à la faux. On le ramassait.

En rentrant de l'armée, je suis parti travailler à Champagnole. Je suis resté quatorze ans dans le BTP. Puis après j'ai repris le bûcheronnage. Parce qu'en rentrant de l'armée, y'avait pas de tronçonneuse. J'ai fait tous les départements alentour. J'ai travaillé pour la coopérative forestière du Jura et en même temps pour celle de Villefranche/s/Saône. Je travaillais à la tâche. Quand il pleuvait, j'en ai reçu des seaux d'eau ! Une année, y'avait un mètre de neige. Je suis allé travailler à Sellières. Là, y'avait trente centimètres de neige. Il a fallu l'enlever à la pelle pour pouvoir abattre l'arbre.

D'après le témoignage de Michel Regazzoni
Bonnefontaine
Juin 2021

LA BARAQUE DES ITALIENS

La démographie en pleine expansion, l'exiguïté des vallées alpines, obligea, au début du siècle, nombre d'Italiens à quitter leur sol natal. La forêt jurassienne abrita, d'abord de façon précaire, les premiers candidats à l'exil obligatoire.

Pourquoi immigrer ?

La question instantanément suscite un mouvement de l'avant-bras, les doigts, dans le prolongement de la main, désignant le ciel : *« Mais là-bas, c'est comme ça ! »*. Alors, quand à la fin du siècle dernier, les progrès de l'hygiène et de la science ont rendu viables les nombreuses progénitures qui, jusque là, subissaient les lois de la sélection naturelle, il a fallu chercher d'autres horizons. *« Chez nous, ça a toujours émigré, raconte César Locatelli, ma mère déjà était née à Paris, que veux-tu, directement derrière la maison après un carré de jardin, c'est la montagne »*. Les hommes louaient leurs bras l'été dans les fermes savoyardes, les femmes partaient à Lyon ou à Paris, tous rentraient au pays pour l'hiver.

Et puis, il a fallu aller plus loin. Le Jura était l'étape suivante. Traditionnellement, les Italiens, les Bergamasques ont deux spécialités, la maçonnerie et le bûcheronnage. Rapidement, ceux qui travaillaient la forêt ont dû cesser leur annuel va-et-vient. C'est l'hiver, « hors sève » que le bois doit être abattu. Les « commis de bois », attentifs à la qualité des troncs, exigeaient même parfois l'abatage lors de certaines lunes. Il a fallu rester sur place.

Sans argent, sans moyen de transport, le logement traditionnel dans les agglomérations, loin des lieux de travail, était bien sûr utopique. Et puis, l'étranger communiquait difficilement, ne parlait souvent que le patois de sa vallée d'origine, avait bien du mal à s'intégrer. L'isolement dans la forêt laissait libre celui que le destin

avait placé dans un environnement peu hospitalier. Rapidement le site de vie se confond avec le lieu de travail. La rusticité des hommes s'accommode d'une cabane de planches, de l'eau d'une source, des fruits de la sylve. Au début, dans presque tous les cas, l'austère baccut n'accueillait qu'un solitaire. Il est courant que le candidat à l'immigration, pour conserver avec sa terre d'origine des liens rassurants, prenne femme avant le grand départ. Les rares retours aux sources, naturellement, trouvaient leurs conclusions neuf mois plus tard. On fera connaissance ultérieurement.

Avec la famille

Mais lorsque le bûcheron, du fond du bois, eut sans trop de problèmes effacé quelques





hivers jurassiens, il songea à sa famille. La baraque fut agrandie, Maria Todeschini rejoint ainsi, dans le versant de l'Heute, son mari Joseph. Plus tard, le père retourna chercher, au pays bergamesque, ses rejetons laissés à la garde des grands-parents. Thérèse, alors âgée de 6 ans, n'oubliera jamais le voyage en train avec ses deux plus jeunes sœurs et un homme qu'elle connaissait à peine. *« En arrivant dans le bois, le soir, on se serrait fort par la main, on croyait qu'il allait nous perdre... »*

L'Heute fut, dans les années précédant le deuxième conflit mondial, le havre dans lequel nombre d'Italiens posèrent pour la première fois leur sac sur le sol français. La forêt du « Prince » couvrait des milliers d'hectares et l'accès en était ardu. On y « fabriquait » le bois dans toutes les formes susceptibles de combler une demande : charbonnette pur les étrangers, fagots pour les forges de Syam, chauffage, perche, charbon de bois et même écorce de chêne pour le tannin. Les outils de l'époque n'autorisaient pas de grands rendements. Aussi, la cabane devait-elle être soigneusement construite pour supporter parfois une installation durable.

Des kilomètres de sentier

Les quatre murs étaient constitués de planches clouées sur un réseau d'armatures de perches.

Un jumelage tout fait

Le Jura, c'est sûr, il n'y a qu'à regarder l'annuaire téléphonique, est plein de Bergamasques. La région champagnoloise accueillit, selon le principe du cousin qui appelle le cousin, des jeunes gens issus plus spécialement de deux localités précises : Berbenno et Santa Brigida.

Des noms, aujourd'hui impliqués dans toutes les couches de population locale comme Guerinoni, Milesi, Vanotti, Philippi, Todeschini, Salvi, Locatelli, Rizzi, Offredi, trouvent leurs souches là-bas.

Aujourd'hui, un pourcentage important de Champagnolais possède un ancêtre direct enterré au pied des Alpes bergamasques mais bien sûr, la proportion de noms ne se terminant pas par un i augmente sans cesse. Bien des Giraud, des Thevenin, des Perrin possèdent un aïeul à Berbenno.

On colmatait les interstices avec la mousse. Sur le toit, une épaisseur de papier goudronné assurait l'étanchéité. Le sol, en terre battue, était particulièrement adapté aux conditions extérieures. L'unique pièce ainsi créée pouvait compter jusqu'à 50 m². Un matelas empli de feuilles sèches, contenu dans une caisse en bois adapté à la taille de chacun des occupants, assurait des repos confortables. Conditionné par la proximité de la coupe, l'implantation tenait peu compte de l'approvisionnement en eau. Le hasard plaçait parfois les Guerinoni près des sources de la Vermillière ou les Locatelli vers celle du Dos à l'âne, mais Maria Todeschini a dû parcourir bien des kilomètres de sentier pour subvenir aux besoins de sa nombreuse famille.

Histoires d'eau

A chaque bout d'une perche posée sur ses épaules, pendaient les deux bidons qu'elle ramenait plein d'eau. La démarche habituelle limitait le balancement du précieux liquide encore entravé par deux branchettes feuillues du foyard qui nageaient à la surface. Elle effectuait les longs retours sans prendre de repos mais on comprend quand même la signification de la phrase mille fois prononcées « Attention à mon eau ».

La coupe terminée, la baraque démolie était hissée sur une voiture à bœufs, la chèvre était attachée à l'arrière. C'est le futur travail qui désignait le nouvel emplacement. Après on songeait à l'eau, enfin on cherchait une école..., souvent bien éloignée de la clairière. **Ch. T.**

